

La Méduse comme alter ego de l'artiste

Dominique Sirois, *Archéologie mondialisée*, Le Lieu centre en art actuel, Québec, 25 février au 20 mars 2011

Nathalie Côté

Numéro 109, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, N. (2011). Compte rendu de [La Méduse comme alter ego de l'artiste / Dominique Sirois, *Archéologie mondialisée*, Le Lieu centre en art actuel, Québec, 25 février au 20 mars 2011]. *Inter*, (109), 68–69.

La Méduse comme alter ego de l'artiste

PAR NATHALIE CÔTÉ



Disques compacts, canette de coca, deux statuettes de Bouddha, un fragment de ruine maya, une tirelire en forme de petit cochon rose : tous ces objets ont été minutieusement fossilisés dans le béton. Ils pourraient être trouvés lors de fouilles archéologiques futures. Mais ce sont simplement des objets divers achetés au magasin Dollarama¹.

L'Archéologie mondialisée de Dominique Sirois, c'est une galerie d'objets transformés, présentés dans un faux musée, interrogeant le pouvoir du dispositif de présentation et, au final, celui de transformation de l'artiste.

Tous les objets ont été bétonnés et sont présentés comme des objets précieux, sis sur des tablettes inspirées du décorum muséal. Un certain soin aux détails leur confère un intérêt plastique. Ils sont presque mystérieux et ressemblent à s'y m'éprendre à de vrais objets enfouis depuis longtemps sous des couches sédimentaires que l'artiste aurait découverts. Mais tout cela n'est qu'apparence. Ils sont fixés à des briques et à des formes vides, légères. Ce sont de faux produits d'une archéologie fictive. Et ces objets *made in China* pourraient se retrouver probablement





n'importe où sur la planète, comme le sous-entend le titre. On imagine qu'ils pourraient être vendus un peu partout, dans tous les magasins bon marché du monde.

Les murs de la galerie ont été peints en gris, faisant entrer tout l'espace dans le propos de l'artiste, enveloppant les visiteurs d'une couleur de béton et d'une ambiance froide. L'espace de la galerie s'apparente à celui d'un petit musée, la présentation se confondant parfois cependant avec l'étalage de magasin. Ce n'est ni totalement l'un, ni absolument l'autre.

Socles et grillages métalliques de magasins se côtoient comme pour montrer la double origine des assemblages. Et surtout, la présentation officielle confère à l'ensemble une **aura de préciosité**. Nous observons les détails de chaque petite sculpture. Elles ont assurément quelque chose à nous révéler...

Sur l'un des trois socles, un buste de mannequin a été coiffé d'une chevelure de Méduse. Des oies grises en **plastique au long cou ondulant** remplacent la mythique chevelure de serpents. C'est un des bels assemblages, peut-être même l'une des pièces maîtresses de l'ensemble. D'ailleurs, le

carton d'invitation reproduit le célèbre tableau du Caravage *Tête de Méduse* (1598), affirmant (et réitérant) l'importance de cette figure fabuleuse dans l'installation.

Ce buste représentant l'une des Gorgones nous éclaire sur le destin des objets transformés par l'artiste. N'ont-ils pas été pétrifiés ? Si c'est le pouvoir de la Méduse de changer ses ennemis en pierre, c'est aussi, ici, celui qu'a exercé l'artiste. À cet égard, la Méduse incarne l'alter ego de l'artiste.

Dominique Sirois, Montréalaise impliquée dans le collectif *Au travail/At Work* entre 2005 et 2007, dont les membres exposaient ou fabriquaient leurs œuvres à même leurs lieux de travail, aborde ici deux aspects de la pratique de l'artiste : celui de son travail dans le contexte muséal (elle s'est inspirée de sa propre expérience récente dans un musée) et celui de l'ouvrier dans l'usine.

Difficile cependant de faire apparaître ce que chaque objet usiné cache... Cela nous rappelle combien le temps, la force du labeur, la sueur, voire l'exploitation, disparaissent dans le caractère magique de l'objet. C'est cela, le fétichisme de la marchandise : la fantastique capacité de l'objet, sorti de l'usine, à faire oublier ses origines et la

souffrance que sa production recèle, de surcroît ceux **provenant du Dollorama** puisque abondants, de mauvaise qualité et produits dans les conditions que l'on sait. Ce que l'on voit ici cependant, c'est leur devenir possible. Désormais pétris sous les couches sédimentaires, tous les objets sont transformés par la liberté de l'artiste d'en disposer à sa guise. Ils apparaissent sous un aspect exsangue de leur utilité et de leur vernis, **et pourtant plus précieux que jamais**. ◀

NOTE

- 1 Fondé en 1992 au Québec par la famille montréalaise Rossy, fondatrice des magasins du même nom, Dollorama offre, comme son nom l'indique, des marchandises à un dollar ou à bon marché. Il en existe 652 à travers le Québec et le Canada.

PHOTOS : PATRICK ALTMAN

NATHALIE CÔTÉ est critique d'art. Depuis dix ans, elle collabore à l'hebdomadaire *Voir* ainsi qu'au quotidien *Le Soleil* de Québec et publie de nombreux textes dans différentes revues d'art contemporain. En 1998, elle obtenait une maîtrise ès art en histoire de l'art à l'Université de Montréal.